

XYZ. La revue de la nouvelle

Un sinistre destin

Bertrand Gervais



Number 110, Summer 2012

Cri : du coeur, de la conscience, de la chair

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66672ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gervais, B. (2012). Un sinistre destin. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (110), 57–62.

Un sinistre destin

Bertrand Gervais

Faire l'entrée dans ce monde nouveau
en inversant son corps exige un abandon
bouleversant.

MICHEL SERRES, *Le tiers instruit*

SORTI hagard du Pathfinder, Olivier prend une grande respiration, les mains nouées derrière la tête. La route en lacets de la montagne lui a donné la nausée. Le col dépasse les trois mille mètres. *Inspire, expire*. La pierre des falaises est un désordre d'ocre et de gris. D'interminables virages. *Inspire*. Nausée et vomissements.

Olivier s'élance vers le parapet, se plie en deux, ouvre la bouche et émet un long cri. Un cri aveuglant. Un cri qui réduit le langage à sa fonction première. Essentielle.

S'il le pouvait, il s'épongerait le front.

Il regarde ses mains, la gauche, puis l'autre gauche, *l'autre*, incapable de se décider. Tout est brouillé. Il ne peut en être autrement. C'est un défaut de fabrication.

Du coin de l'œil, il aperçoit un homme s'approcher. Un homme grand et maigre, aux cheveux gris non coiffés. Son dos est voûté, son pantalon, élimé, et ses jambes s'arquent légèrement.

Ce qui survient alors au flanc de la falaise défie toute explication. Car l'homme qui s'avance, et qui ouvre les bras en signe d'accueil, Olivier en est certain, est son double. Son visage est la réplique exacte du sien. Sa posture, une version appauvrie et fatiguée de la sienne, une variation définie par une vie de cols enneigés et de bourrasques de vent.

Un cri est retenu. Apnée. *Ferme les yeux. Compte jusqu'à trois. Fais le vide*.

L'homme, qui aide Olivier à se relever, est fait de la même terre que lui. Un bref instant, Olivier croit à une illusion, une projection générée par la lumière réfléchie sur la falaise, le

jeu instable des ombres et cette nausée qui teinte jusqu'à ses plus intimes pensées. Mais non, cet homme est entier, il sent la menthe et la poussière, et ses dents jaunies accentuent un sourire intéressé. Ses gestes sont des ordres.

— Viens, le thé est chaud et mes tapis sont moelleux.

— J'aimerais que tout ceci s'efface.

— Mon hospitalité n'est pas de celles qu'on refuse. Et j'ai quelque chose pour toi.

Olivier se redresse péniblement. Sa nausée le fait vaciller. Les moteurs des camions rugissent, peinant à franchir le col. C'est assourdissant.

— On sera mieux à l'intérieur.

— Je crains d'être bien mal tombé. Vous m'inspirez de l'inquiétude.

— On ne décline pas ce qui nous est donné.

S'il vous plaît. Que tout cesse enfin. Respire à pleins poumons. Un, deux, trois.

Mais la dispersion le gagne. C'est un défaut de fabrication. Deux êtres identiques, l'un vêtu de guenilles, de laine brûlée par le froid et de toile noircie de suie, l'autre affublé de vêtements techniques aux tissus vifs, marchent d'un même pas vers une échoppe aux murs recouverts de tapis.

— Bienvenue dans ma boutique de souvenirs. Je suis Ahmed. Je cours chercher le thé.

Affalé sur une maigre chaise aux pattes rompues, Olivier écoute le vent qui siffle, enterré de temps à autre par le grondement d'un camion qui s'échine. La côte est raide, et les pics des montagnes en rendent l'ascension encore plus vertigineuse. On ne se rend pas ici impunément et, quand on s'y arrête, le prix à payer est multiplié par deux. Olivier l'accepte. Un peu de repos lui fera du bien. De l'autre gauche, il sort son porte-monnaie et en vérifie le contenu. Avec un peu de chance, il s'en tirera avec un achat sans conséquence.

Des billets tombent sur le sol. Il hésite avant de les ramasser.

L'échoppe est un fatras de bijoux ternis, d'éclats de quartz, de poteries berbères, de verres dépareillés et de tapis pliés et

superposés. Les vitres de la boutique sont maculées de boue et de suie. Au sol, des myriades de fossiles attendent qu'on les remarque. Des poissons aux dorsales proéminentes, d'antiques serpents de mer, des conques dépareillées.

Voilà, se dit-il, j'achèterai un fossile et quelques éclats de pierre.

Ahmed revient avec un cabaret doré.

— Mon ami, mon ami. Prends ce thé. Il est chaud et sucré. Quelle surprise ! Je ne pensais plus voir personne s'arrêter aujourd'hui et il a fallu que ce soit toi. Quel bon vent t'amène ?

— Je vais vers le sud.

— Il n'y a jamais de hasard. Nous étions faits pour nous retrouver. Et j'ai quelque chose de spécial pour toi. Bois.

— Il est très sucré. Merci.

Ahmed s'assoit à côté de son invité et dépose sa main droite sur sa cuisse. Il sent le tabac refroidi et le mouton braisé.

— Ce n'est rien. Le ciel te remercie, mon ami. Car tu es mon ami. Le soleil est sur sa pente descendante. Ne te lève pas tout de suite. J'ai quelque chose pour toi. Non. Je ne veux pas te vendre de fossiles. Ceux-ci sont pour les touristes. Les poteries sont sèches et vont bientôt se briser. Les bijoux sont fades et leurs pierres n'ont rien de précieux. Non. J'ai quelque chose d'unique pour toi. Je regarde tes deux bras, tes mains finement taillées, la gauche, non, ne dis rien. Je sais tout. Tu n'as pas à expliquer, j'ai tout deviné.

L'homme serre très fort de sa main la cuisse d'Olivier. Il a déplacé sa chaise pour se mettre directement en face de lui. Leurs genoux se touchent. Ils sont face à face et semblables l'un à l'autre, comme si un miroir avait été placé entre les deux et qu'il n'était plus possible de distinguer lequel était la copie de l'autre.

— Ce que je veux t'offrir est un secret. Tu ne dois en parler à personne. Tu comprends ? Cela ne se trouve pas dans la boutique. Ce sera un secret entre toi et moi. Et le prix à payer doit rester entre nous. Entre toi et moi. Nous vivons des vies 59

dissemblables, mais nous partageons le même passé. Prends, bois mon thé. Bois-le. Il te réchauffera. Et je t'offrirai ce que personne d'autre n'a jamais pu te donner. Mais tu ne pourras le révéler. C'est dans la nature des secrets de rester tus jusqu'à la mort.

Olivier retient son cri. Il voudrait se lever, sortir en trombe de la boutique, foncer vers le Pathfinder et ordonner un départ immédiat. *Partons. Ne regardons pas derrière nous. Des fantômes hantent les lieux. Des mains veulent s'agripper à ma veste et me retenir.*

Je ne sais plus quelle vie est la mienne.

Mais rien ne survient dans la boutique. Deux hommes se regardent, leurs doigts à quelques millimètres les uns des autres. L'un discourt, tandis que l'autre se tait. Mais le contraire est tout aussi vrai, et cela n'a plus d'importance.

— Reprends du thé. Voilà, il te réchauffera les mains. Je vais chercher le colis. Depuis toutes ces années, il attend que tu arrives. Tu verras, ton nom est écrit dessus. Ce nom que personne ne connaît. Mon secret, je le partagerai avec toi, parce qu'il ne m'a jamais appartenu. C'est ton secret que tu es venu récupérer. Dans ma boutique. Tu as franchi une mer et des montagnes, mais tu y es parvenu.

Ahmed se lève et pénètre dans l'arrière-boutique. Il doit pencher la tête pour franchir le cadre, et un lourd rideau tombe qui cache ses derniers mouvements. Olivier pourrait en profiter pour partir. Il laisserait des sous sur la chaise et, sans autre forme de procès, franchirait le seuil de la boutique. Loin des divagations de son hôte. Mais il n'en fait rien. Les mentions d'un secret ont attisé sa curiosité. Et si ce que lui offrait le boutiquier réparait ce qu'il avait toujours su brisé sans pouvoir y remédier ? S'il réunissait ce qui avait été séparé ? Mais comment dénouer la toile de fond d'une existence ?

Ahmed revient, un long paquet dans les mains.

— Tu es resté, je le savais. J'ai pris un risque, mais tu ne pouvais repartir. Les lois de l'hospitalité dictent de laisser l'invité choisir son destin, mais elles laissent aussi entendre que

— On dit qu'un homme finit par trouver son vendeur.
Comme la clé, sa serrure.

— Bien dit ! Tu t'habitues aux coutumes du pays.

— Tu es mon vendeur. Je suis resté.

— Et j'ai ce que tu cherchais sans l'avoir jamais su.

— Sans l'avoir, oui.

En fermant les yeux, Ahmed entreprend de déballer le paquet. Un chiffon blanc, terni par les années, recouvre un deuxième tissu, d'un vert minéral, lui-même enrubanné autour d'une soie rouge sang. Une odeur fétide se dégage du paquet. Les mouvements du boutiquier sont lents.

— La meilleure vente est celle qui n'a jamais eu lieu. Comme si l'objet échangé retrouvait son juste propriétaire. Je t'offre ce que tu as perdu, tu me suis ? Je te redonne ce qui t'appartenait. Ce que tu n'aurais jamais dû abandonner. Même si tu n'y es pour rien. Ma boutique se souvient des choses égarées, des mains perdues, des pensées ensevelies. Elle ouvre ses portes quand rien d'autre ne suffit. Ne sois pas surpris.

Le tissu de soie lentement se dégage et le secret peu à peu apparaît. Ce n'est pas un bijou ou une pierre précieuse, mais un fossile, un fossile toujours vivant. Animé.

Olivier se retire, affolé. Il voudrait crier, vomir des paroles insensées, mais les sons meurent dans sa gorge, noyés dans une répulsion sans borne.

Dans l'écrin de soie rouge, il y a une main. Une main coupée au poignet. Une main de chair et de sang. Une main droite. Une véritable main droite. Pas une autre gauche, comme celle qu'Olivier manipule depuis son enfance, mais une véritable droite. Une droite en état de marche et de préhension. Une droite libérée des entraves de la confusion.

— Tu as eu raison de rester, tu vois ? Mon secret, notre secret, il est là. C'est une main. Ta main. Tu es venu ici la chercher. Prends-la. Essaie-la.

Mais Olivier ne parvient pas à tendre le bras. Il regarde son autre gauche et son esprit se tord de douleurs ressuscitées. Sa main. Un cri. *Expire. Inspire.*

Sa main.

S'il s'empare de cette vraie droite, une main sans tare, peut-être pourra-t-il enfin se sentir libéré ? Et se remettre à vivre ? Oublier toutes ces années d'embarras.

Dans la boutique s'ouvre un abîme. Le col de la montagne est une frontière qu'il ne traversera jamais. Il ne sert à rien de résister quand la vérité est offerte dans un écrin de soie sanguine. Olivier retrouve l'usage de la parole.

— Elle est belle.

— Je savais que tu aimerais. Les secrets, même les mieux gardés, attirent le regard comme la plus cristalline des eaux. Cette main est à toi.

— Quel en est le prix ?

— Tu le connais déjà.

— Je peux y toucher ?

— Bien sûr, parce qu'elle est tienne...

— Elle est encore chaude.

— ... et à l'instant où tu lui auras touché, elle te collera à la peau. Elle t'appartiendra. Ne le sens-tu pas ? Tu lui appartiendras.

— À jamais.

— Tu sauras t'occuper de la boutique ?

Sans attendre la réponse, Ahmed met sa main sur l'épaule d'Olivier, en guise d'adieu. Il sort sans même se retourner, se rend d'un pas ferme au Pathfinder et ordonne qu'on reprenne la route.